
Catalogue de l'exposition de la Galerij Jan Demaere, 1980.

Comme tout corps social à ce jour, l'art a ses notables. Parmi les peintres contemporains, les plus en vue sont grands et fins producteurs de théories pré-établies, que relaie une technique picturale, après quoi vient la peinture, si elle vient. Jamais l'exercice de l'intuition ne fût mieux dérobé par le discours, jamais le discours ne fut à ce point coupé de l'acte. Pourquoi d'ailleurs la peinture aurait-elle le privilège d'échapper au totalitarisme théoricien qui caractérise l'état de cette culture. Nous devons subir de nos jours tant de peintres à discours et rencontrer si peu de peintres à langage, il se trouve encore tant de critiques d'art pour cautionner cet état de fait, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il y ait crise de la peinture actuelle. En ce domaine comme en tant d'autres, le sommeil de l'esprit d'aventure engendre l'ennui, qui règne, nous recouvre, voudrait nous faire taire.

L'exercice exclusif de l'esprit de système compte parmi les plus heureuses, les plus flatteuses inaptitudes d'Antoni Taulé. C'est en toute inconscience de cause qu'est apparue dans sa peinture cette lumière à la fois chaude et morte qui réveille en nous le souvenir de certains grands maîtres espagnols (je songe notamment à Murillo, Zurbarán, Ribalta). Comme c'est en toute inconscience de cause que, dans sa précédente série de toiles dites du « Second Laboratoire d'attente » (exposée à Paris puis à Barcelone, en 1979), l'interrogation politique avait fait figure de variation possible au registre de sa méditation plastique. Après tout, durant des siècles l'observance du code religieux n'avait pas empêché les peintres de perpétrer leur libre jeu spéculatif et d'y inscrire leur singularité. Antoni Taulé avait voulu croire, et nous donner à voir, qu'une question apparemment abstraite comme celle de l'identité nationale (catalane, en l'occurrence) nous renverrait au sentiment précaire de notre identité individuelle ; et, pour collectif que soit le problème, il n'en suppose pas moins une modification profonde des jalons visuels et des repères émotionnels de l'individu.

C'est encore de la zone la moins consciente de sa mémoire qu'Antoni Taulé a vu remonter à la surface de la toile ce clair-obscur si caractéristique des pensionnats religieux qu'il a subis durant son enfance (on retrouve ce même clair-obscur, avec les mêmes tonalités, les mêmes contrastes austères, dans les couloirs et les salles du Collège de Jésuites servant de cadre au récent film d'Édouard Niermans, *Anthracite*). On relèvera que **nombre** de ses **tableaux** récents mettent en scène une table recouverte d'une nappe immaculée. La table, que le peintre se plaît à définir comme « *un sol soulevé, élevé* ». Nous avons tous ainsi des autels à l'usage d'une liturgie toute personnelle – et areligieuse s'entend.

La peinture d'Antoni Taulé s'ordonne autour d'une mise en scène concentrée, infiniment reprise au rythme quasi ressassant de l'obsession. Il fallait que ce mot soit prononcé à propos d'un univers sans cesse hanté par la même lutte de l'ombre et de la lumière, et hantant les mêmes murs hauts et nus. Toujours une chambre, une trouée de lumière, toujours. Parfois une table, une chaise, une bouteille, un solitaire, debout, assis, mais quoi en fait ? De simples repères. Pas grand'chose, le moins possible, toujours moins, juste de quoi faire éprouver le vide et la nudité de ce recoin de chambre où il faut bien s'adosser pour envisager le réel. « *Moi, je n'ai aucune imagination* », confiera volontiers Antoni Taulé, aux dupes de préférence... C'est en bonne part qu'on parlera ici de « peinture répétitive ». Car, pour peu qu'on s'avise d'observer avec quelle froide passion ce peintre ne cesse d'épurer sa vision depuis les premières pièces du « Laboratoire d'attente », on le sent en quête d'une délimitation d'espace, et non de son peuplement.

Qu'elles sont, donc, la visée, l'optique de cette démarche obsessionnelle ? Une telle peinture, énigmatique à

force de nudité, n'est certes pas redevable d'une explication unilatérale ; c'est donc avec toute la méfiance et l'ironie dues à l'écriture quand elle se mêle d'être critique, qu'en guise de réponse j'avancerai le jeu de questions suivantes : Qu'est-ce qui filtre et cadre les rayons lumineux pour imprimer une image du réel ? – Le boîtier photographique. Et qu'y a-t-il de commun entre ce procédé photographique et la pensée ? – La réflexion. Comme le boîtier photographique, le crâne humain – cette chambre noire en arrière de la rétine – fait la nuit pour mieux accueillir la lumière du monde ; il cadre l'environnement au moyen de cet objectif que constitue l'orbite oculaire, il intériorise le monde extérieur pour en restituer l'image, c'est-à-dire pour lui donner réalité. Tout ce qui est optiquement réfléchi l'est aussi mentalement. Dans l'angle mort de soi-même, la lumière et les formes sont mises en cage pour être pensées.

À tout le moins, ce jeu sur le double sens du mot « réflexion » nous aura suggéré pourquoi la recherche picturale d'Antoni Taulé tendait à un appauvrissement toujours plus radical – mieux même : pourquoi le peintre restera toujours insatisfait par un espace jamais assez pauvre, vidé, vide. Le paradoxe de cette démarche n'est pas si grand dès lors qu'on s'avise qu'Antoni Taulé arpente ses chambres comme il dresserait des plans approximatifs du réceptacle mental.

Mais, comment donner à voir cet espace intérieur ou la pensée mesure ses pouvoirs et impuissances ? Une lumière crue franchit la porte et nous révèle l'existence des murs : elle est l'emblème du monde extérieur, l'objet à penser. En regard de la nuit intérieure où nos pouvoirs de réflexion tiennent leurs assises, l'insolente lumière du monde sectionne les tableaux d'Antoni Taulé telle une lame, dont le tranchant se mesure en lattes de plancher. À cet indice, on remarque que le peintre loge le fléau de la balance en nous plutôt qu'au bord du monde. Loin en nous. L'étalon de mesure du réel, son critère d'appréciation, sont ici le produit d'une physique nettement introvertie.

Mais cette peinture n'apporte pas seulement une contribution à la phénoménologie de la perception ; elle nous éclaire aussi sur les points d'équilibre et de rupture psychologiques de l'être. Car, si chacun d'entre nous est bel et bien l'autre face du réel, il faut autour de nos pas un cercle magique qui départage et relie le monde et soi, assurant ainsi leur dialectique. N'était ce cercle, l'impérialisme de chacune des deux parties qui en pareil cas se met à errer hors de soi, hypnotisé par tout ce qu'il n'est pas et changeant de repère comme de plaie : aliéné.

La peinture peut nous en apprendre beaucoup sur cette nécessité de tracer les limites perméables de l'espace. Celle d'Antoni Taulé met en perspective les solutions que sa constitution psychologique le prédisposait à donner à ce problème. Joueur rusé mais vulnérable, il nous propose sa marelle étroite et resserrée. On songe à ce que Henri Michaux a pu dire de la perspective italienne : « *couvent surveillé par le Destin* ». À la manière d'un Grand Méditant qui s'interdisait à tout enseignement et se refuserait toute caution d'ordre transcendantal, Antoni Taulé déploie, à chaque toile, un espace de méditation. L'expression de « peinture abstraite » vient ici à l'esprit, ce qui, au passage, aura au moins le mérite de jeter le trouble sur certaine distinction qu'on subit depuis trop longtemps.

Nous avons vu que la géométrie sensible qui sous-tend la peinture d'Antoni Taulé articulait deux données essentielles : la lumière comme équivalent général du monde + la *camera obscura* comme condition d'existence de la réflexion. Les sujets de réflexion qu'engendrent ces deux pôles sont infinis, comme en témoigne l'histoire de la pensée. Quels sont ceux que privilégiera Antoni Taulé ? Plus préoccupé du principe de fonctionnement que de ses modes d'application, il en esquissera à peine quelques uns : ses **sujets de réflexion** se cacheront **derrière les objets** (table, fleur, récipient, livre ouvert, miroir) et les êtres (homme, enfant, composant différentes attitudes) qui ponctuent les œuvres d'Antoni Taulé. Ainsi, on trouvera **un solitaire assis à sa table**, dans l'attitude de la réflexion, précisément. Autre mise en abyme, avec un quotient psychologique cette fois puisqu'il met en scène le narcissisme : le solitaire contempera son image dans un petit miroir. Sur ses épaules, une **cape incarnate**. Plaisir sourcilieux de l'individu quand il met son identité à l'épreuve. Cette légère vacillation au creux de l'être – telle

cette **flamme de bougie** qu'incline la brise passant la porte, dans un tableau voisin – donne sa coloration particulière à la méditation spatiale du peintre. Souvenons-nous de la primauté qu'il a accordée à l'intériorisation pour réfléchir le réel. Sous le schéma désincarné, on devine des pulsions et des peurs, leur texture opaque et veloutée, la réclusion capitonnée qu'elles ordonnent.

Vu son projet d'ensemble, il était naturel que ce peintre soit requis par l'éveil de **la conscience chez l'enfant**. Une de ses toiles les plus marquantes nous montre un enfant seul à la croisée de la lumière et de la nuit. Ce petit être semble perdu dans un décor trop grand et trop majestueux pour lui – composition qui n'est pas sans rappeler les enfants de la famille royale peints par Vélasquez. La lumière nimbe doucement ses contours fragiles et gracieux : mais aussi on le devine saisi, au seuil du monde, pressentant qu'il faudra être orphelin de soi-même pour supporter de devenir adulte. À sa manière douce et retenue, Antoni Taulé nous rappelle la violence que chacun se fait pour apprendre le monde, son espace et ses lois. Notre assurance est si précaire, susceptible de tant de doutes – de ces doutes qui vous effleurent tels la main touchant à peine la table, comme si l'homme dans ce tableau avait besoin de s'assurer, et de l'existence de la table, et de la sienne propre. Voilà qui en dit long, et en toute discrétion sur les dispositions intimes du peintre, et sur nos secrets. Dans cette peinture, remarquable d'épure, la radicalité abstraite du projet ne m'attire pas moins que la sensibilité inquiète d'un homme qui, à force de pudeur et de rigueur, me donne à entendre un désarroi qui conquiert mon adhésion.